

Voler au sol

Voler, ça commence, et ça se termine, au sol.

Pas seulement parce que c'est du sol qu'on décolle, bien entendu, mais parce que c'est au sol qu'on apprend d'abord ce qu'est un parapente, c'est au sol qu'on s'emmêle bientôt dans les suspentes, c'est au sol qu'on éprouve ce qu'est une voile, sa puissance et sa fragilité, et puis, bien sûr, c'est au sol qu'il faudra revenir, le vol accompli.

A dire vrai, voler, c'est seulement changer de sol, passer du sol terrestre, ferme et rassurant, au sol, suspendu et mouvant, de la sellette.

C'est que nous sommes irrémédiablement des animaux terriens, la longue évolution des espèces nous a assigné le sol pour résidence, et il semble bien que ce fût toute une aventure pour nos très lointains ancêtres d'apprendre lentement à décoller du sol leurs membres antérieurs pour évoluer enfin debout, comme nous voyons encore avec émotion l'enfant répéter ce geste inaugural et conquérir son premier pas, sérieux et radieux, hésitant et confiant.

C'est sans doute pourquoi, avant de quitter le sol, il faut apprendre à voler sans quitter le sol, tous les meilleurs spécialistes du vol le répètent inlassablement : « Faites du gonflage, des heures et des heures. », et c'est sans doute aussi ce que trop de pilotes, impatients de voler, oublient régulièrement.

Faire du gonflage, c'est l'expression que nous employons pour désigner l'exercice au sol indispensable à mieux maîtriser nos vols.

L'expression dit tout le paradoxe de l'activité : gonfler son aile n'est certes pas voler, mais pour voler, il faut en commencer par là.

Nos ailes sont d'admirables architectures, mais de tissus et de suspentes, ce qui leur donne forme est seulement la légère surpression de l'air dans leur enveloppe, contenue par la tension équilibrée des suspentes.

En vol, tout l'ensemble se tient par le jeu de la gravité, ce moteur qui nous donne mouvement. Notre descente irrémédiable, ralentie par le profil de la voile, s'apaise en une glisse toute de finesse, les mouvements de l'air correctement exploités nous permettent de prolonger le vol en contrariant notre descente.

Au sol, et dans le premier moment du décollage, nous n'avons pas de gravité, pas d'énergie, pas de moteur, il nous faut tout faire, et simuler en tirant et pesant sur la voile, avec l'aide de la brise.

Au sol, c'est à nous de lâcher et de retenir, d'accompagner, de contrôler et d'orienter, d'équilibrer cette mouvante cathédrale de toile.

D'abord ouvrir sa voile en corolle frémissante, comme impatiente à la perspective de voler bientôt.

Aligner le lit du vent, le pilote et le centre de la voile, et d'une traction précise lever tout l'ensemble, sans brutalité ni faiblesse, pour le glisser entre deux feuillets de brise en temporisant juste assez son mouvement.

Peser sur les avants d'une traction légère pour donner illusion de gravité à l'ensemble, et freiner aussitôt l'élan naissant pour que la voile se cabre doucement, morde la brise, et maintienne son vol statique.

Libérer la demi-aile qui semble ralentir et brider l'autre délicatement pour lui rappeler qui décide et l'empêcher de tourner, tout en se replaçant prestement au centre de la voûte.

Et presque aussitôt tempérer, voire inverser, la manœuvre, jusqu'à atteindre un équilibre fragile.

Le débutant éprouve un instant de désespoir, pensant ne jamais y parvenir, regardant, désolé, sa voile s'effondrer ou, craignant de perdre pied, ressent brusquement qu'elle l'entraîne et le domine de toute sa puissance, s'emmêlant dans les suspentes, dont il ne comprend pas encore la disposition, sans parvenir à mobiliser celle qui convient ni à doser convenablement son effort.

Il faut s'y reprendre encore, en rassembler le bouquet au creux de la main et, d'un pas entravé par la sellette, remonter dans la pente le

bouchon de toile et le méli-mélo chatoyant des suspentes, redéployer tant bien que mal le paquet informe qui avait promesse de voile, réorganiser la distribution des A des B des C, libérer les commandes, attendre la bouffe d'air salvatrice, et peut-être réussir enfin à construire une voûte incertaine, déjà prête à s'écrouler si elle ne reçoit de notre poigne l'indication nouvelle d'une tension qui anime et qui retient.

On pourrait longtemps, et plus finement, décrire ce qui se passe au sol, ce dialogue d'abord confus puis doucement confiant et complice qui s'établit entre le pilote et sa voile. Lentement l'exercice d'abord pénible et désarmant se mue en un jeu joyeux et allègre.

Voler au sol recèle souvent bien davantage de plaisir que celui que peut offrir un petit vol hâtif et désordonné, de ces ploufs insatisfaisants entamés par un décollage approximatif et conclus par un atterrissage décevant, au goût amer de promesse d'envolée déçue.

Apprendre à sentir la moindre traction de la voile, s'éprouver capable d'y répondre avec exactitude et finesse, rattraper d'un déplacement souple sa tentative de fuite, se retourner sans détruire son équilibre, la faire évoluer à droite, à gauche, avancer, reculer, y parvenir en fermant les yeux tout enté sur elle, la piloter couché, se faire relever par cette puissance maîtrisée et, le corps incliné en avant, les bras tendus en arrière comme deux antennes sensibles aux vibrations des commandes, se tenir enfin presque immobile, les joues caressées par la brise, sous l'arche triomphante.

Cela vaut bien qu'on y consacre davantage de temps, cela vaut bien qu'on y sacrifie parfois un vol qu'on ne sent pas s'engager bien, toutes ces sensations éprouvées en sécurité aiguisent la précision de nos gestes, nous introduisent en l'intimité de la voile, et nous permettent d'en admirer l'étonnant équilibre.

Il faut d'abord comprendre et ressentir, mimer au sol ce qu'on pourra tenter en l'air, et se rendre maître paisible de cette géométrie de

toile et de suspentes qui bientôt promènera notre vie dans les rêveries du vent.

© Denis Boisseau, mars 2017